

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

FEUX DANS LA PLAINE

OLIVIER CIECHELSKI

FEUX DANS LA PLAINE

Roman



© Éditions du Rouergue, 2023.

© À vue d'œil, 2024,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0706-0

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Pour Nina et Marie, évidemment.

I learn by going where I have to go.

Theodore Roethke, *The Waking*

- I -

Alt. 840 m

1.

C'était ça : du bleu.

Il avait d'abord eu la sensation vague d'une anomalie. Il s'était arrêté. Il avait écouté. N'avait rien entendu d'autre que le roulement de la rivière en contrebas, presque imperceptible en cette saison, et le chuchotis du vent dans les cimes des résineux. Il avait jeté un regard circulaire autour de lui, sur le sol semé d'aiguilles et de pierres blanches, sur l'anarchie familière des genêts, des buis et des genévriers, et la brume tiède et rosâtre qui brouillait, juste en face, la colline de Villedieu.

Il s'était remis en marche, pour s'arrêter aussitôt : il avait vu du

bleu. Une tache bleue dans le vert des sapins. Un trait de peinture, tout récent, sur un tronc. Machinalement il toucha l'écorce et porta son regard plus loin : une autre tache bleue, cette fois sur une pierre, à une quinzaine de mètres. Entre les deux s'esquissait un sentier. Pas une draille ni une des pistes qui s'étaient formées sous ses pas depuis qu'il arpentait la colline – sa colline. Non : arrivé à la pierre il vit une nouvelle marque, sur le tronc d'un jeune chêne. Entre les deux repères, l'aphyllante avait été piétinée. Et la marque suivante avait été tracée sur un rejet de pin dont les branches étaient coupées net d'un côté : un sentier avait été ouvert et consciencieusement marqué en bleu.

Stanislas Kosinski suivit les traces

pendant un bon moment. Le sentier contournait l'aire de nourrissage, puis tirait des bords sur la pente rocailleuse. Certains jeunes sapins avaient même été sciés pour ouvrir le chemin. Ceux qui avaient fait ça n'avaient pas cherché à être discrets. Le sentier descendait un moment la côte qui s'effritait jusqu'à la route, deux cents mètres plus bas, avant de virer à droite au flanc d'un ravin touffu et frais où le soleil ne pénétrait jamais, et que Stan n'avait jamais pu explorer tant la végétation y était dense. Il continua jusqu'au point où le sentier traversait le lit du torrent qui avait façonné le ravin, des millénaires durant. Cela paraissait difficile à croire, tant le filet d'eau y était maintenant dérisoire. Ce tor-

rent marquait peut-être la limite du terrain. Il n'en était pas sûr, il faudrait regarder les relevés cadastraux.

Quand Stan avait acheté la maison, les soixante hectares faisaient partie du lot. Soixante hectares de maquis et de ravins, répartis en parcelles disparates, certaines ne se jouxtant même pas. Le terrain n'était ni cultivable ni constructible, et ces soixante hectares ne valaient pas grand-chose. Sinon le prix de la tranquillité : ils étaient la garantie qu'aucun voisin ne viendrait respirer son air avant longtemps. Il y avait bien Ghislaine, mais Ghislaine était discrète. Derrière les grands chênes sa maison était invisible. Et le piétinement nonchalant de ses ânes n'avait rien d'une nuisance. Seule sa manie de tout

débroussailler pouvait être un peu bruyante au printemps. Mais c'était un prix modeste à payer, pour tous les services qu'elle lui rendait.

Cela faisait une heure que Stan suivait le sentier bleu quand il trouva une cartouche vide. Il la ramassa et la fourra dans sa poche. Il regarda la piste qui se fondait dans le maquis et se demanda jusqu'où elle le mènerait. Il hésitait à continuer. Le soir tomberait dans moins de deux heures et il n'avait ni lampe, ni carte, ni eau. Il rebroussa chemin, remettant son exploration à plus tard.

Ghislaine était occupée à nettoyer son alambic. Comme à son habitude, la quinquagénaire portait trois couches de vêtements superposés,

quand Stan se contentait de son éternel t-shirt de l'armée. Pourtant, elle bougeait sans arrêt. Entre le jardin, les ânes et les travaux de la maison, elle était toujours en train de bricoler quelque chose. Sans parler de sa promenade quotidienne, habitude prise des années auparavant pour compenser un poumon défaillant. Elle souffrait en effet, depuis l'adolescence, d'une maladie pulmonaire chronique qui l'avait amenée à quitter l'air vicié de la banlieue lyonnaise pour s'établir sur cette colline, loin des usines et des grands axes. L'exercice quotidien lui avait donné ce corps sec et vigoureux, et une endurance que Stan lui enviait. Sous l'éternel chapeau de paille, son visage émâcié, d'une pâleur que la vie au

grand air n'altérerait pas, lui donnait un air austère de pasteur amish. Elle se coupait les cheveux elle-même à la tondeuse, par sens pratique plus que par mesure d'économie. Son fils Jamel travaillait pour la mairie de La Motte, où il occupait un petit appartement. Il entreposait toutes sortes de choses dans la cour de Ghislaine, débarquant un jour avec un échafaudage, l'autre avec un tas de gravier, un lot de fenêtres en alu ou une collection de radiateurs en fonte. La cour était encombrée de tant d'outils, de matériaux et de chutes que Stan y trouvait toujours ce dont il avait besoin. Et Ghislaine était toujours prête à lui rendre service. C'était dans sa nature. Quand Stan rencontrait un obstacle – que celui-ci soit